Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 11

Artikel: Notes d'un passant
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-247879

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nous attirons l'attention de nos lecteurs, à la campagne surtout, sur l'excellente étude dont nous commençons la publication dans le numéro de ce jour et qu'un amateur d'horticulture très entendu dans cette partie écrit spécialement pour eux. Elle a rapport à la culture des arbres fruitiers, notamment des poiriers et des pommiers, culture bien trop négligée dans notre contrée. Les avis et descriptions que donne notre distingué correspondant seront d'une grande utilité à maints propriétaires.

CHRONIQUE HORTICOLE

Les arbres et les fruits

Quel plaisir de croquer, en cette saison rigoureuse, une bonne pomme, un *petit fenouillet* gris, par exemple, de savourer une *calville blanche,* de mordre, à belles dents, au milieu d'une poire fondante et parfumée, telle qu'une *Passe-crassane,* une *Passe-Colmar,* une *bonne de maline,* une *St-Germain.*

Très bien, me direz-vous, pour ceux qui possèdent ces fruits excellents, mais le commun des mortels n'en possède point et on n'en trouve pas au marché. D'ailleurs, nous ne connaissons pas les fruits, par leur nom.

Permettez-moi de vous dire que c'est là votre grand tort. Vous achetez un fruit de superbe apparence, coloré comme la pomme d'Eve; vous n'en connaissez pas le nom ; on vous livre alors une poire fade, insipide, si non âpre ou déjà blettée.

Il y a donc là une lacune à combler.

S'il est vrai que souvent : *savoir* c'est *pouvoir,* cet adage est vrai surtout en horticulture. Nous n'habitons pas la Sibérie ; les arbres, les fruits, les fleurs viennent beaux, nombreux et variés dans notre région, mais que d'ignorance, de routine, de laisser-aller ! — Des arbres de verger moussus, sales, teigneux, qui n'ont jamais connu les soins du coiffeur ou du perruquier ; des jardins, bien cultivés en apparence, mais produisant de mauvais légumes, faute de bonnes graines et de bonnes espèces ; de jolies fleurs, mais mal soignées et mal présentées.

Nous nous proposons donc dans une série de modestes articles, qui seront plutôt une causerie, d'instruire d'une façon aussi intéressante que possible les lecteurs du *Pays du Dimanche,* au sujet des choses concernant l'horticulture en général, qui comprend trois grandes divisions : les fruits, les fleurs et les légumes.

Commençons, si vous le voulez bien, par les arbres fruitiers.

Et d'abord, qu'est-ce qu'un arbre fruitier ?

A cette question, nous répondrons d'une manière sans doute peu précise et peu scientifique, mais d'une manière pratique : un *arbre fruitier est un être vivant.* Ce qu'on oublie trop souvent.

Cet arbre en effet que nous voyons tous les jours, qui ne marche pas, il est vrai, ne change pas de place, vit, néanmoins, et meurt comme nous. Il meurt de vieillesse et aussi de maladie.

Comme en nous, il circule, dans ses veines, un liquide, qui est le signe de sa vie ; quand ce liquide s'arrête, il est mort. Si cette circulation est régulière, puissante, l'arbre est vigoureux et on dit qu'il est plein de *sève ;* si elle se ralentit, l'arbre devient chétif, maladif ; il faut alors l'exciter à la vie, le soigner, comme un médecin soigne son malade.

Comme nous, cet arbre respire, mange, transpire et se repose.

Il a sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse, et ces différentes phases de son existence sont parfaitement caractérisées par un végétation emportée ou calme, pleine de vigueur ou de faiblesse, selon l'âge.

Dans les premières années, il n'offre pas de résistance, on lui imprime la forme que l'on veut, c'est le moment de l'éduquer et de le diriger ; il ne donne pas encore de fruits, il a les passions et le feu de *la jeunesse.*

Vers six ou sept ans, il se calme et commence à produire quelques fruits ; bientôt il se couvre d'une abondante récolte ; c'est *l'âge mûr.*

Puis la fructification se ralentit, diminue, il a quelques feuilles jaunes, par ci, par là, les pousses sont moins vigoureuses, la sève circule plus lentement dans les vaisseaux durcis et obstrués, quelques branches manquent à l'appel ; c'est *la vieillesse* avec ses infirmités.

(A suivre). HORTICOLUS.

Notes d'un passant

Ils ne sont pas contents, nos aubergistes ! On a pourtant dansé dimanche gras, mardi gras et le dimanche des Brandons. Comptez la bourse de l'ouvrier, et vous me direz si ce n'est pas assez.

Mais il y a encore du vin dans les tonneaux et de l'eau-de-vie clairette dans les barils... Cela ne peut guère passer le carême ainsi, jusqu'à Pâques ! Le lundi on redansera. Mais ce seradéjà quatre permis, et les cabaretiers n'ont droit qu'à six. Aussi, très peu satisfaits, vont-ils ouvrir une petite campagne contre le Décret trop morose adopté si malencontreusement par les Pères conscrits du Grand-Conseil. Ils n'ont plus de jambes, tous ces gens-là, et il faut qu'ils se montrent moins chiches envers les cabaretiers et les danseurs. La Société des aubergistes va donc rédiger une nouvelle pétition. Mais aura-t-elle grand succès à Berne ?

Il est permis d'en douter.

Le Décret est trop neuf pour qu'on consente à le reviser si vite, et il a déjà donné tant de tablature aux législateurs et orateurs, que très probablement ils renverront les pétitionnaires en les aspergeant d'eau bénite de cour !

Il faudrait que nos braves aubergistes soient Wurtembergeois. Alors, comme ils compteraient le roi pour confrère, il leur serait plus facile d'obtenir gain de cause.

Vous croyez que nous rions ? Le roi de Wurtemberg possède à Stuttgard deux grands hôtels fort achalandés. Ces deux établissements, pourvus de tout le confort désirable, sont admirablement situés et rapportent, bon an mal an, à leur auguste propriétaire quelque trois cent mille francs.

La profession d'aubergiste est de tradition dans la famille royale de Wurtemberg. Au commencement du XVIIIe siècle, Pierre le Grand se rendit à Stuttgard pour faire visite au duc régnant. Pour ne pas gêner le prince et avoir ses coudées franches, le tsar exprima le désir de loger à l'auberge.

Le duc accéda à ce désir, mais il sut adroitement se rattraper. Il fit placer une enseigne sur la façade de son palais : *Au rendez-vous des monarques,* et lui-même, costumé en aubergiste, reçut à la porte de son établissement l'empereur de toutes les Russies.

Ce n'est déjà pas si mal trouvé, et c'est le cas de répéter qu'il n'y a pas de sots métiers, même pour les rois, et surtout en un siècle où ces pauvres souverains risquent toujours de s'entendre dire : « Allez chercher fortune ailleurs ! »

***

La vente de Charité qui a eu si grand succès à Porrentruy a été une superbe réponse à l'ignoble diatribe de l'anonyme qui, dans le *Journal du Jura,* osait accuser la généreuse Société des Dames visiteuses des pauvres de con-

---

— Ça ne nous disait pas... avec cette chaleur. Mais vous avez bu ?

Ça il le fallait bien ! on avait la gorge tellement sèche !

— Je vois ça : vous avez roulé de cabaret en cabaret...

Ça se peut, mon capitaine...

Et qu'est-ce que vous buviez ?

Cette question fournit une excellente réplique à Césaire ; il dit, avec un geste emporté :

— Et, voilà... c'est ça qui est cause... Nous, n'est-ce pas, on n'est habitué qu'au cidre ; et nous sommes ben allés au débit où nous en buvons toujours de chez nous ; mais, rapport à la fête, il était plein... Et dans les autres où on est allé, on nous a porté du vin... Et voilà ?

— Voilà... quoi ?

— Eh ben, voilà ! prononça encore Césaire, comme enchanté de cette conclusion.

Après cela, il ne savait sûrement plus rien. Le capitaine ne put retenir un mouvement d'humeur ; et, tout en mordillant sa moustache :

— Vous étiez gris ?

— Ça doit avoir été quelque chose comme cela...

— Vous mériteriez huit jours de bloc ! Voilà que vous n'êtes pas capable de nous renseigner sur le malheur de votre ami !...

Césaire devint très rouge.

— Dubreuil est dans un état pitoyable ! hurlait le capitaine, Morbleu ! Vous devez pourtant bien en savoir quelque chose.

Césaire balbutia :

— C'est ce vin..., et le soleil de la revue. On ne devrait pas, quand on n'est habitué qu'au cidre. .

— Allons ? assez de votre vin et de votre cidre., sacré finaud ! Et dites-nous nettement ce que vous savez sur votre camarade...

— Mais... j'sais pas autre chose que ce qu'on a raconté à la chambrée, qu'on l'avait ramassé la tête tout en sang.

— Eh bien, comment cela a-t-il pu arriver ? Il faut que vous nous mettiez sur la piste... Avez-vous eu une discussion avec des pékins !

— Ça se pourrait..., quoique je ne croie pas...

— Alors avec des camarades ? Vous en avez bien rencontré, des camarades ?

— Ah, oui, on s'offrait un litre...

— Et je parie bien qu'une querelle a éclaté... au sujet d'une tournée, peut-être ?

Césaire avança le menton.

— Je ne me souviens pas, mon capitaine.

— Mais, sacrebleu ! comment avez-vous pu abandonner Dubreuil, votre pays, votre ami ?

Césaire abonda dans le sens du capitaine.

— Ça, ça, c'est que je n'arrive pas à me mettre dans l'idée !... Que moi, moi, j'aie lâché mon ami !... Je ne comprendrai jamais ça...

Durant près d'une heure le capitaine Chenu, tantôt cramponné à sa table, tantôt se redressant comme un diable qui sort d'une boîte, tantôt venant mettre ses yeux gris, comme des pointes, dans le naïf regard de Césaire, l'interrogea, le tourna, le retourna, mais sans en rien tirer. L'ami de Firmin ne savait rien, ne se souvenait de rien.

Quant à Césaire, il avait tiré, de son interrogatoire, cet enseignement que personne non plus ne savait rien ; une seule chose était nettement établie, c'est que Firmin avait reçu une horrible blessure à la tête et que, pour l'instant, l'usage de la parole lui était enlevé... Mais que dirait-il, quand il sortirait de son évanouissement ? Et ne se souviendrait-il pas, lui ?...

— Vous me ferez huit jours de consigne ! clama le capitaine Chenu pour clore l'entretien.

Et Césaire regagna la chambrée où quarante questions l'accueillirent ; mais du ton dont le capitaine Chenu lui avait collé ses huit jours, il répondit qu'on l'ennuyait et s'abattit sur son lit, horriblement anxieux à la pensée de la lettre à écrire au pays : comment avouer, à Marceline, l'*accident* de Firmin ?

(*La suite prochainement.*)

sacrer l'argent destiné aux malheureux à une propagande électorale. En tout cas, l'argent du parti libéral a, comme il y a quatre ans, brillé par son absence, et on a pu du moins se conconvaincre que, hormis trois visiteurs, ce sont les catholiques, et eux seuls, qui ont rempli l'escarcelle destinée à soulager les familles pauvres. C'est caractéristique cette entente des radicaux à faire, d'instinct, ou par mot d'ordre, le vide autour de nos fêtes de charité. Les grands Maçons qui vantent leurs idées humanitaires ne se sont pas hasardés dans ces parages : ils se contentent de tirer les sous de la clientèle conservatrice, sans lui en rendre jamais, sous aucune forme !

Une œuvre peu connue, qui est également tout à l'honneur de nos dignes chrétiennes, est l'Oeuvre des catéchismes. Pendant un à deux ans avant leur première communion, des enfants de familles ouvrières, à qui le père ou la mère n'aurait pas le temps d'apprendre le catéchisme, reçoivent, chaque semaine une ou deux fois, des leçons de dames et demoiselles qui se consacrent à la tâche, parfois bien ingrate, de compléter leur instruction religieuse.

Près d'une centaine de jeunes fillettes, parfois de jeunes garçons aussi, sont de cette manière préparés avec soin à ce grand acte de leur vie : la première communion. S'ils sont indigents, l'Ouvroir les habille pour ce jour-là des pieds à la tête, et ainsi double bonneactions'accomplit simplement, modestement, sans ostentation et sans bruit.

Etait-il hors de propos de... dénoncer cette œuvre touchante à la sympathie de mes lecteurs, à l'imitation de mes lectrices ? Non. Car elle n'est pas assez répandue, et dans tous nos chefs-lieux de districts, dans toutes nos localités rurales un peu importantes, comme Bonfol, Courgenay, Noirmont, Les Bois, etc. un groupe de femmes chrétiennes devrait accepter cette noble mission. Quel puissant secours pour le pasteur ! Quelle garantie consolante que l'enfant le plus humble, le moins bien doué, est, lui aussi, suffisamment instruit et préparé !

Maintenant que le catéchisme est banni de l'école, on ne saurait trop prendre tous les moyens de combler ce vide énorme.

A Paris, le berceau de toutes les œuvres d'évangélisation et de bienfaisance, celle du catéchisme est l'objet d'une attention toute spéciale. Elle date de 1828.

C'est Mgr Richard, coadjuteur du cardinal Guibert, qui, le 10 mars 1886, réun't les premiers éléments de cette utile fondation dont il confia la direction à Mgr d'Hulst. Donc au lendemain de la proclamation de la neutralité scolaire maçonnique.

Alors déjà l'œuvre des catéchismes comprenait 6 ou 7.000 enfants, quelques centaines de dames et était établie sur 8 paroisses.

En 1890, on comptait : 44 paroisses, 784 dames et 12.000 enfants ; en 1894, 65 paroisses, un millier de dames et 15.000 enfants.

Enfin actuellement, cette œuvre comprend toutes les paroisses de Paris, 2,000 dames catéchistes et 22.835 enfants. Ajoutons que 21 diocèses de France sont agrégés à l'œuvre de Paris.

Faisons-en autant en Suisse !

* * *

Est-ce fini avec Dreyfus-Zola ? La *débâcle* est-elle définitive ? On peut le penser à voir la colère des journaux allemands et italiens qui n'ont pas de mots assez cruels à lancer à la France, à cause du verdict du jury de la Seine.

Le *Berliner Tagbtatt*, dont le correspondant parisien appelle les officiers francais des « prétoriens vendus », écrit : « Nous avons mis au tombeau notre dernière espérance de vivre avec la France sur un pied de paix. »

La *Post* dit que la condamnation de Zola est la victoire du chauvinisme. Elle ajoute : « L'Allemagne a le devoir de veiller, parce que la France sera peut-être entraînée dans des voies nouvelles. »

Zola, grâce aux Allemands, ne peut donc dire : « Je reste seul ! » D'après l'*Intransigeant*, il aurait même reçu dimanche un colis postal enveloppé de toile grise, contenant une série de carnets ; les feuillets en étaient couverts de signatures dont le nombre peut être évalué à soixante mille environ. En tête de chacun de ces carnets étaient inscrites les lignes suivantes :

« Hommage à Emile Zola, grand et héroïque défenseur de la justice et de la vérité. Les Allemands reconnaissants. »

Ce recrutement de signatures a été organisé, paraît-il, par le journal autrichien *Der Wag*, dont les tendances pangermaniques sont bien connues.

On dit aussi qu'un richissime américain, Russel Peabody, propriétaire du palais historique des Contarini, à Venise, patrie de Zola, offre ce luxueux palais au père des *Rougon-Macquart* pour y subir sa peine.

Une fois en Italie, Zola serait chez lui. Il pourrait y rester et... se mettre à insulter l'armée italienne.

En tout cas, le quatrain lancé à propos de sa condamnation est bien de circonstance. Donnons-le comme épilogue de cette vilaine histoire :

L'*Oeuvre* entreprise, en un four noir,
En une *Débâcle* s'achève.
La révision fut le *Rêve*.
Le verdict devint l'*Assommoir*.

Un passant.

LETTRE PATOISE

Rédaction du PAYS du Dimanche

ÇOCI ÇOLI

I voi bin que le patois veut rebèyie lai pu belle des langues, grâce à *Pays di Duemoine*. I ne veu pe dire que ce veleuche djemai étre lai pu aigière ai rateni ni lai pu métchaine, pouèche que ai y é lai langue des fannes, qu'an ne m'en paileuche pe. Ç'â céli qu'ai ferait bon rateni, lo diaile y piëdrait bin son laitin. Po ios teni lai langue, an on dje fait un gros moncé de remèdes; moi, ai me sanne qu'ai n'y en é qu'un : ç'â de lai copai, Po lai langue, les fannes sont tu les mèmes, qu'ai s'aippelechin Doroté, Mairie, Maiyanne, Fanchon, Lison, to ço que vos vouérai. — Adgedeu léchan in pô les fannes tranquilles, ai peu pailant des djenâtches, ç'â aidé lai même tchose, an sai bin tu que les fannes ai peu les sorcières ç'â kif kif bouriko.

Ai y é dje longtemps de çoli, c'était bin devaint les Kaiserliks, le papon de mon papon allai tô les sois â lôvre en enne mageon vou qu'an ne pailaipe encoué de lai loi chu lo raitchetaige des tchemins de fië, an ne yi djazai ran que des djenatches. In des lôvrous, c'était, i crai, lo thiusin de mon papon, était encoué pu pavrou que to les âtres. To di temps des aivants, ai voyai des djenatches ai tcheva chu yo écouves, qu'alin à saibait. I vos léche pensai se ai laivai pavou, maime ai grulai encoué pu, thien qu'an yi pailai d'enne grosse bête que voyaidjai to les sois poi lo velaidje. Cte bête-li, an y diai lai bête di Bout dedo. Ai paraît qu'elle se leudjeai en ci quart-li ; i crai bin, pouèche que ç'â li que demouére ço qu'an poérait aipelai lai crainme di velaidje. I vo dirai que lo thiusin de mon papon n'était pe in pouyou : dain ci temps-li, les dgens voidjin brâment des berbis, ai peu lu aivai lo belin. In soi donc, que mon hanne s'en allai an l'ôta, ai fesai bin neû, to d'in cô, ai voyié dou euyie que lo ravouétin, ai peu qu'épuin c'ment des tchairbons. Ailairme ! qu'ai se pensé, ç'â l'ai bête di Bout dedo. Mon hanne se tchaimpé ai djenouyon, ai peu en djoinjin les mains, ai crié : De lai pai de Duë thiu â-ce que t'é ? — Lai bête ne dié ran ; elle s'avançait aidé contre lu. — pensai in pô s'ai l'aivai tchâ — i n'vos vouérope aichurie qu'ai ne fesé ran dain sai thiulatte. Quoi qu'ai l'en feuche, lai bête veniait aidé contre lu : lu aivai aidé pu pavou. Thien qu'elle feu to pré, diaille m'em poitchai — ai djurai in pô, — ai voyié que c'était son belin ! Ai paraît qu'ai l'aivai rébiai de l'enfromai, ai pe cte pouëre bête rôlai poi lo velaidje. Vo velai craire qu'aipré çoci, ai n'eu pu pavou, c'était la mainme tchôse que devaint. — L'hichtoire qu'i vo raiconte, ç'â lai véritai. I vo dirô bin dains qué velaidge çoli s'â pésait ; main i ai pavou que vo se ne foteuchin de no. Nos en voyan dje prou, hein Léon ! ! !...

Sacrôta d'lai foirêt
ai pe Tchalmé de pipe.

Action de grâces

Benedicite omnia opera
Domini Domino.
Dan. 3

Petits oiseaux, dans le feuillage,
Vous louez Dieu
D'avoir fait votre doux langage ;
Le beau ciel bleu,
L'onde où chacun se désaltère,
Mouvant trésor ;
Le gazon, manteau de la terre,
Les épis d'or ;
La feuille où, par l'aube posée
Bien doucement,
Tremble une goutte de rosée,
Vrai diamant ;
L'astre roi qui, dans son domaine,
L'azur des cieux,
Avec majesté se promène,
Tout radieux ;
Le chœur des étoiles brillantes
Qui, chaque nuit,
Prêtent leurs clartés vacillantes
Au jour qui fuit ;
Le gai ruisseau de la prairie
Qui, bondissant,
A la rive humide et fleurie
Cause en passant ;
Le vent qui dans les bois soupire,
Disant aussi
Que Dieu de son immense empire
A grand souci.
Dans cette nature si belle
Rien ne se perd ;
Seul parfois l'homme ingrat, rebelle,
Manque au concert.
Au lieu de prier, il blasphème,
Il semblerait
Qu'il porte son beau diadème
Bien à regret.
Puisque ta place est la première,
Fils de la Croix,
Ouvre les yeux à la lumière,
Adore et crois !

A. S.

Avis industriels et commerciaux

Envois de messagerie à destination de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. — Il est arrivé très souvent ces derniers temps, que l'administration des douanes britanniques s'est vue dans l'obligation de s'opposer à l'introduction en Grande-Bretagne et en Irlande d'envois de marchandises avec valeur déclarée, parce que la valeur *réelle* du contenu n'était pas indiquée dans les *déclarations de douanes*. A ce sujet, nous faisons remarquer que les montres de toutes sortes rentrent dans la catégorie des envois de marchandises et que, pour chaque catégorie de marchandises, la valeur entière